

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 32

Artikel: Les braves landwehriens
Autor: Fauchelevant
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tsau dou, lè proutso pareint, lè vesin et lè z'au-tro dzein de la coumouna, tant qu'áo menistre que cliousiá la pararda avoué lo régent. On s'arretève trài coup po montá vè lo motí : áo bas, áo máitet, áo coutset po fini, dévant d'arrevá áo cemetíro; ti lè coup, lè dzein trézant lau tsapí : on du¹ hiaut et ná avoué lo crèpe tot aleinto. Aprí cein, on alláve báire on verro. Vo dío que l'ètáí dái z'einterrá que l'avant de l'eintrain et qu'on aváí dao plliézi de láí allá. Assebin lè pareint l'ètant fié quemet on pu² de motí quand lè dzein pouávant dere :

— On lau, l'a z'áo z'u on rido bi einterrá.

Má pè Couracrau, quemet pertot, l'è vègnáí cein qu'on appelle lo *progrès* et on iadzo, áo Conset communit, on conseilier, lo gros pècllio de Tiudu, l'a demandá d'aboli lè brancard et de mená lè mort dein on corbeillard.

Vo z'arái-faliu ótre lè bramáíe que láí a zu áo Conset, quand lè dzein l'ant cein óíu. Mená lè mort? Jamé de la via! On dusse ítre portá pè dái dzein et na pa mená pè dái bíte! On porrá pas s'arretá trài coup! Lè tsevu allávant trau rido et on dera qu'on é pressá d'allá reduire sè mort! D'áílleu cein ne s'ètáí jamé vu pè Couracrau! Et pu çosse et pu cein : que Tiudu, que n'ètáí dau conset que du lè derráíre vóte et que n'ètáí pas pí bordzáí de la coumouna de Couracrau, étáí bin n'hardi de fère 'na proposechon dinse! Que l'aúlle coumandá dein sa coumouna éllí gros pècllio de Tiudu, avoué sè quatro cotson, sè dautrái meinton, sè djóte que l'avant dái regot de penna, son veintro quemet 'na fusta et sè cousse quemet dái gros belion! Sè sant ti met á bramá qu'on arái djuráí qu'on lau demándáve de baissí lo prix dau laci. Assebin, faut pas ítre mau l'ébahia se lo gros Tiudu l'a min zu de voix que la sinna et qu'eín a óíu son compte.

Quand l'eurant bótí éllí commerce et qu'aprí bévessant on verro, lo petit merdão de Sami fá dinse á sé camerardo :

— Sède-vo porquie éllia serpeint de Tiudu vóláve on corbeillard?

— Na.

— L'è que l'a pouáíre que por li lè porteu ne pouávant pas lo soléva et que faille fère dou voyádzó!

MARC A LOUIS.

¹ Tube.

² Coq.

Pour nos soldats.

On nous demande l'insertion de l'appel que voici. Nous abrégeons :

Un an s'est écoulé depuis que le décret de mobilisation appelait nos soldats à la frontière. De même que la sécurité du pays dépend de la protection de l'armée, la force et la solidité de l'armée dépendent de l'appui du peuple tout entier.

Quel bienfait pour les soldats dont aucun parent ou ami ne s'occupe, de trouver à l'étape, tout comme les camarades, après les fatigues de la marche, un bon envoi de linge propre. Et pour tous, quel plaisir d'avoir un local bien aménagé où faire sa correspondance ou ses paquets ; où trouver boisson et nourriture à prix modique dans un « Foyer » ou une « Maison du Soldat », et d'y trouver aussi de la lecture instructive ou récréative.

Plusieurs sociétés dévouées au bien public travaillent, depuis des mois, d'accord avec l'autorité militaire, pour le plus grand bien de la troupe.

La Lessive de guerre (Berne et Lausanne) lave et répare le linge de corps des soldats qui ne peuvent charger leur famille de ce soin. Dans la mesure du possible, on remplace, gratuitement, le linge usé.

Les Commissions militaires des Unions chrétiennes de Jeunes gens de la Suisse allemande et romande et des sociétés de la Croix-Blanche, créent des « Salles de correspondance et de lecture » pourvues de papier à lettres et de matériel d'emballage. La « Commission militaire romande » a fondé, en outre, des cafés de tempérance et gère les « Maisons du Soldat ».

L'Association « Soldatenwohl » a fondé et gère les « Foyers du Soldat » au nombre de 100, comportant un débit de boissons non-alcooliques et de nourriture.

La « Bibliothèque du Soldat », sous la direction de

l'Etat-major, s'est constituée grâce aux dons généreux d'éditeurs et de libraires suisses.

Toutes ces entreprises reposent sur le concours généreux de la population. Prière donc à tous les amis de ces œuvres de les aider dans leur travail patriotique, en assurant leurs ressources financières. Outre les dons en argent, la Bibliothèque reçoit les envois de livres.

LES BRAVES LANDWEHRIENS

AYANT passé en Landwehr le 30 avril 1915, Pierre Lecourcet fit son premier cours actif au printemps de cette année dans cette vénérable compagnie. Il s'aperçut aussitôt que la discipline militaire était bien différente de celle de l'élite. Ce n'était plus le drill, le fameux drill qui veut qu'on prenne la position, qu'on claque les talons et qu'on s'annonce à tout officier lorsqu'on est en corvée. Non, mais plutôt une discipline comme qui dirait à la bonne franquette, et presque à la papa.

Les officiers ne jouent plus à l'ogre, mais se déclarent au contraire les amis et les collaborateurs du soldat. En un mot, l'armée apparaît véritablement démocratique.

Pierre Lecourcet, dès les premiers jours, ne put faire autrement que de remarquer et d'admirer l'attitude simple et bon enfant du lieutenant. Certes, il n'avait pas l'air bien dégourdi et il ne semblait pas avoir inventé la poudre, cependant son commandement, entrecoupé de réflexions naïves, ne manquait pas de plaire à Lecourcet.

« Ça manque de charme ! » avait-il coutume de dire, lorsqu'un soldat ou toute la section avait fait quelque erreur dans le maniement d'armes ou quelque autre exercice. Et lorsque nous nous étions rendus coupables d'un manquement plus grave, faisant allusion aux admonestations que nous risquions de nous attirer de la part de nos supérieurs, il nous disait :

— Vous allez vous faire dire des sottises !

Au bout de quelques jours, il fut surnommé : « Scandaleux ! » car pour une bagatelle ou pour toute faute commise par un des soldats de sa section, il avait coutume de lancer cette apostrophe, dont l'exagération même annihilait complètement la portée ! Non, vraiment, soit au point de vue stratégique, soit au point de vue pédagogique, le lieutenant n'était pas un aigle, et cependant il était « gobé » de sa section, et Lecourcet le préférait mille fois à ceux qu'il avait eu précédemment dans l'élite.

Lecourcet vit tout de suite qu'il pourrait faire bon ménage avec les landwehriens, officiers et soldats. Il trouvait enfin cet esprit d'entente et cette vraie camaraderie qui seule fait accepter joyeusement les fatigues et les devoirs du service militaire. La note comique, en Landwehr, ne manque pas non plus, mais elle n'est pas agressive, et l'on n'assiste jamais à des scènes pénibles comme c'est trop souvent le cas dans l'élite.

— Ça vient de l'âge ! fit observer un jour à Lecourcet un soldat à qui il avait confié ses impressions.

— Alors, répondit Lecourcet, les Landwehriens sont comme le vin : ils deviennent meilleurs à mesure qu'ils vieillissent.

Et c'est par des propos de cet ordre qu'une solide amitié se nouait peu à peu entre Lecourcet — un intellectuel passablement brouillé avec le service militaire, mais réconcilié presque avec lui par les découvertes qu'il faisait maintenant — et de braves ouvriers ou paysans qui, hier encore, étaient pour lui des inconnus.

Un jour, Lecourcet eut l'occasion d'apprécier le réel tact pédagogique dont font preuve les officiers. C'était au bord d'une prairie. La compagnie s'était arrêtée et l'on allait procéder à la cérémonie du serment de fidélité au drapeau, cérémonie organisée à l'intention de trois ou quatre soldats qui n'avaient pu remplir précé-

demment cette formalité. L'allocution fut brève, sans pédanterie, simple, sortie du cœur, et Lecourcet en retint surtout cette parole qui lui fit une excellente impression : « Vous êtes des soldats-citoyens... »

— Oui, se dit Lecourcet, nous sommes des soldats-citoyens en Suisse, mais voilà, hélas ! ce que quelques officiers parfois ne semblent pas disposés à comprendre.

Lecourcet eut tôt fait de devisager les quelque cinquante soldats qui constituaient sa section, cependant il lui fallut plusieurs jours, et même plusieurs semaines pour arriver à les connaître tous.

Il fut tout heureux de retrouver là trois ou quatre camarades qui avaient été avec lui dans l'élite, et sa joie d'intellectuel fut grande lorsque, le jour de la mobilisation, il entendit un des soldats saluer la venue d'un caporal par ces mots si expressifs, bien qu'en l'occurrence visiblement exempts de toute méchanceté :

— Voilà ce grand bœuf de B... !

C'était une manière de témoigner son amitié, et Lecourcet put remarquer que jamais, pendant toute la période de service qu'il fit — soit environ un mois — il ne put discerner la moindre méchanceté dans les propos ou les actions des soldats.

L'un d'entre eux, le plus comique de tous, était sans contredit celui qu'on surnommait « la grande robe », un vieux de la vieille, laitier de son métier, et qu'on avait baptisé ainsi à cause de l'aspect drôlatique qu'il avait dans son immense capote, trop grande pour lui ! Même dans les moments de grande fatigue, ou sous la pluie des lazzis qu'il savait inoffensifs, toujours « la grande robe » avait le sourire.

Une des scènes les plus désopilantes auxquelles il fut donné à Lecourcet d'assister, fut celle qui se passa à S..., petit village du Valais, où le bataillon était cantonné.

La section de Lecourcet était à la garde. Le commandant de la garde, un sergent, s'était absenté et avait nommé un remplaçant en la personne d'un caporal, un très brave garçon, très consciencieux, mais pas malin pour deux sous.

Sur le coup de midi (ce n'est généralement pas à ces heures que se font les alarmes) survient le commandant de la garnison des forts, colonel à fortes moustaches, pas du tout méchant, mais redouté tout de même des simples miliciens.

— Aux armes, la garde ! crie la sentinelle.

Et c'est soudain un remue-ménage dans le corps-de-garde, un sauve-qui-peut comme rarement Lecourcet eut l'occasion d'en voir en pareille occasion. En un clin-d'œil, chacun fut sur son fusil et, deux minutes plus tard, toute la garde, baïonnette au canon, était alignée devant le local, prête à être présentée.

Le colonel examinait les hommes, se demandant, tout en caressant ses moustaches, comment le sous-officier allait s'acquitter de ses fonctions.

Le protocole voulait qu'on mit les soldats au garde-à-vous fixe et qu'on présentât le peloton en annonçant l'effectif.

Au lieu de cela, notre caporal se trouble, perd la tête, et répète sans cesse sous les regards flamboyants du colonel :

— Rectifiez la position ! Enlevez les brins de paille !

Et nous voilà, rectifiant la position, et nous époussetant mutuellement, tandis que le colonel, pressé de mettre un terme à cette scène tragi-comique, rassurait péniblement le caporal encore tout effarouché et lui enseignait — tout en le gourmandant avec bonté — l'exacte façon de présenter la garde à un supérieur.

Longtemps, Lecourcet se rappela cette petite cérémonie, si amusante à ses yeux et qui lui révéla, à côté de l'incompétence manifeste d'un

sous-officier, la véritable paternité d'un chef qui traite les soldats comme des êtres sur lesquels il veut pouvoir compter, mais qui ne craint pas de suivre en cela une méthode pédagogique trop négligée en Suisse, et qui mériterait d'être mieux suivie — de les appeler « ses enfants ».

Oui, en Landwehr, les soldats sont les enfants des officiers, comme ils sont ceux de la Patrie, et tous les soldats se regardent comme des frères.

Voilà pourquoi Lecourcet se sentit heureux de faire partie de l'armée suisse, depuis qu'il était en Landwehr.

. FAUCHELEVENT.

Nos troupiers en cartes postales. — Le crayon de M. Pierre Châtillon est pétillant d'esprit. Il vient exercer sa verve à dépeindre les petits ennuis inhérents à la vie militaire, que le spirituel caricaturiste a vécue avec ses camarades du 20, joyeusement, en bon Suisse. Il a croqué six cartes pétillantes de malice : « Debout », « La Soupe », « Permission de fuir », « Permission de chanter », « Lettre à la amie », « Paquetage complet ». Elles sont bien la charge la plus plaisante qui ait paru sur la vie militaire suisse.

Nous les recommandons sincèrement à nos lecteurs.

POUR FAIRE TOUT CE QU'ON VEUT

II

On peut se servir des escargots noirs. — Ils ont passé les verrues et les cors aux pieds. On met plusieurs dans un pot, on met beaucoup de sel dessus, et on les enfouit 9 jours dans la terre et on les distille dans un verre au soleil.

Une encre invisible. — Prenez le jus d'ognon écrasé sur du papier, quand vous le tenez sur le feu, vous pouvez le lire, mais autrement on ne voit rien. Le jus d'ail et le lait font le même effet.

Pour faire pesant une pièce en or. — Mettez la pièce dans le jus de la bouse des chevaux, elle deviendra pesant.

Pour sortir le sel d'une nourriture qui est trop salée. — Prenez une éponge bien propre, mettez-la dans la nourriture et sortez-la ensuite vous trouverez qu'elle a tout sorti le sel.

Pour teindre les cheveux. — Les cheveux blancs viennent blancs ou gris quand on prend de la graisse d'ours et de la graisse de blaireau et on les frotte avec. Les cheveux blancs, rouges ou gris pour les teindre en noir, il faut cuire de la corce de grenade avec le brou de noix dans l'eau, et on mouille une brosse avec cela et on en brosse les cheveux.

Un bon remède quand on fait des voyages à pieds. — Mangez de l'ail tout cru comme aussi dans la nourriture et portez-en aussi avec vous et vous pouvez toujours marcher sans perdre de forces. Quand les pieds vous font mal, prenez une vessie de cochon enveloppez-vous les pieds avec et mettez après vos bas et vos souliers.

Pour rendre la viande tendre en la cuisant. — Pour cuire la viande d'une vieille bête, afin qu'elle devienne tendre, mettez une racine d'ortie ou un morceau de verre dans la marmite et faites-le cuire avec.

Pour faire croître les cheveux. — Graissez la place où vous voulez avoir des cheveux, avec de la graisse de brochet, ou prenez une taupe toute vivante, mettez-la dans une poêle toute chaude et brûlez-la en poudre, frottez la place où vous voulez des cheveux avec du miel et mettez de cette poudre dessus.

Pour faire disparaître les cheveux. — Prenez une livre de cendres de la corne de cerf et demi-livre d'os et broyez cela bien avec de l'eau, faites tout bouillir et mouillez les cheveux avec cette eau, et ils disparaîtront.

(Peu demandé. — Réd.)

Pour les mouches dans les chambres. — Quand on brûle des feuilles de courge dans une chambre, les mouches crèvent toutes, ou bien on fait bouillir des courges dans l'eau et on arrose les chambres avec cette eau.

Pour que le vin ne se gâte pas. — Mettez de la racine de gentiane dans le vin et il ne se gâtera pas et vous pouvez le garder dans tous les tonneaux.

Quand le vin est aigre et qu'il ne peut redevenir bon. — Prenez une livre de tartre, demi-once de girofle, demi-once d'écorce de canelle, demi-once du gingembre, pilez tout bien ensemble, mettez encore du blanc d'œufs, broyez cela dans le vase avec un bois.

« IE T'AMO MON PAÏ ! »

UNE chanson en patois! Ah! combien son auteur, M. L. Goumaz, a eu raison de choisir notre bon vieux dialecte, pour dédier, à l'occasion du 1^{er} Août, cette chanson aux soldats suisses.

Le *Conteur*, qui se réjouit de tous les témoignages de fidélité donnés au patois, souhaite bonne chance à la chanson de M. L. Goumaz, dont voici une strophe :

Mon paï, que t'i bi. f'âmo t'è bllian névé,
Tè sommet z'orgolhiau sè vouaitant dein lo lé.
F'âmo lo ruz prévon au pi dai rotze naire,
Lè gran pra vé que von asse llen qu'on pau vère,
Lè vatz et lè modzon moulant pri dau tzalet,
Lè z'armailli dzoiau. F'âmo quan lè valet
Lutzeion dein lè bou, quan on ou lè senaïlle
Dai tropi ein auton, mîmo quan lè renaille
S'eïn baillon dé tzaïta fa né dein lo tzautein.
To ceïn lé lo paï, to ceïn lé lo bon teïn.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

XI

— Tu ne lui as jamais avoué ce que tu ressentais pour elle ?

— Non, jamais.

— Bien vrai ?

— Puisque je te le déclare. Ne vois tu pas que c'est précisément pour cela que je me morfonds depuis un mois ? Rœseli me déteste !

— Que me dis-tu ?

— Au moins elle en aime un autre et c'est tout comme; monsieur Léonce Brocard, le peintre qui loge à l'hôtel de l'Ancre, l'a ensorcelée. Elle n'a dansé qu'une valse à la fête de la Navigation et c'est avec lui. Depuis ce jour, elle fait mille manières pour accepter mes services, elle ne me parle plus, elle s'éloigne quand j'approche...

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de Jenny Perrin. Peut-être que tout espoir n'était pas encore perdu, si elle pouvait... Mais bientôt la brave fille refoula ces pensées égoïstes, pour ne songer qu'à consoler son ami.

— Tu te trompes, lui dit-elle, j'en suis certaine. Rœseli m'a constamment parlé de toi avec affection... elle l'aime, elle doit l'aimer;... il faut que tu l'expliques, et, puisque tu n'oses pas le faire, c'est moi qui m'en charge. Te souviens-tu ? ajouta Jenny au bout d'un moment, en s'efforçant de paraître gaie;... à l'école j'avais une langue de pie, au dire de monsieur le régent; j'espère que depuis cette époque elle est restée la même; pour toi, je saurai la faire aller de la belle manière... à moins pourtant que la jalousie ne me la coupe en deux, se hâta de poursuivre l'espéreuse jeune fille, et, à ce mot, elle se prit à rire, à rire; vraiment cette fois, c'était de bon cœur. Quant à son compagnon, si désespéré tout à l'heure, il renaissait peu à peu à la joie; oui, ce qu'il venait d'entendre sur Rœseli ne pouvait être que la vérité. Pour s'en convaincre lui-même d'avantage, Louis commença à raconter une seconde fois l'histoire de son amour. Il allait évidemment reprendre chaque point l'un après l'autre, mais Jenny s'en défendit. Il faisait déjà bien sombre, on devait rentrer à la maison.

— Allons, dit-elle, aide-moi à porter la corbeille, je prendrai la planche. Ils se mirent en route.

Et à quelques pas derrière eux, un petit personnage se glissait dans l'ombre, le long de la muraille qui soutient la terrasse. Il prenait toutes sortes de précautions pour ne pas être aperçu, et semblait prêter l'oreille aux discours des deux jeunes gens.

— Très bien, se dit M. Brocard, en fermant la porte de sa chambre. Cette fois, je puis dresser mes batteries sans employer d'échelle. Ah! si j'avais su ça plus tôt, nom d'un nom! Mais aussi, qui s'en serait douté? Sont-ils nigauds, ces Suisses!... Se laisser de la sorte écher d'amour chacun de leur côté! car elle l'aime évidemment; c'est inconcevable, et si je le racontais à Paris... peut-être ferais-je mieux de taire toute cette histoire. Au fait, il n'y a pas de quoi rougir, car le jeune homme a du physique; mais suffit, il s'agit d'autre chose. Notre gentille rieuse va donc, de part et d'autre, enflammer les cœurs et tâcher d'éteindre le sien. C'est très beau de sa part, ce désintéressement me plaît... il me sera utile. Laissons donc faire. Dans deux jours, j'écris sur papier rose tendre, avec guirlandes, colombes et petits amours, une lettre bien passionnée, mais surtout timide. J'ai pourtant la hardiesse d'implorer un rendez-vous. Je désigne le lieu, et cette fois, ce n'est pas la fenêtre de mademoiselle. Là-dessus, larmes et soupirs; pour terminer l'épître, je signe d'un amoureux L. B., qu'on ne manquera pas de lire Louis Bernard, mais peu m'importe, L. B., c'est moi, je saurai le montrer. — Comment, je reçois un soufflet, en plein visage; au lieu de me fâcher, je cours, oui, certes, faire des excuses!... On m'attend avec des pots d'eau froide! Et j'accepterai le procédé comme pain béni?... Allez donc!

Le jour suivant était un dimanche. L'après-dînée, à deux heures, Jenny Perrin alla chercher Rœseli chez M. Marlet, et bras dessus, bras dessous, ces deux jeunes gens se rendirent dans la campagne Haldimand, propriété appelée ainsi du nom de son possesseur; un bien bon monsieur, je vous assure, qui aime à jouir de sa fortune en compagnie des pauvres et des promeneurs. Nos amis, devisant entr'elles, se mirent à parcourir les grandes avenues sablées, riant de tout, et folâtrant comme de jeunes chevrettes. Mais bientôt, fatiguées de tant courir, elles s'assirent sur un banc rustique. Rœseli avait cueilli dans l'herbe, tout le long du chemin, des violettes bien odorantes qu'elle voulait mettre à son corsage; elle les déposa sur ses genoux, et commença à en arranger artistement un joli bouquet. Parmi ces violettes, se trouva par hasard une petite marguerite; elle la prit, et se mit à en arracher une à une les pétales d'un air tout à fait sérieux.

(A suivre.)

La livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Ce qui nous unit, par C.-A. Loosli. — Impérialisme national, par Ernest Seillière, de l'Institut de France. — Les gardiens du blé, par René Morax. — La fin d'une grande vie. Emile Ollivier, par le Dr Henri Seeholzer. — L'arme au pied, par Henry Chardon. — Une réhabilitation. Erckmann-Chatrian, par Henry Aubert. — Les aventures d'Hadji Baba d'Ispahan, par James Morier. (Seconde partie.) — Chroniques allemande, par Antoine Guillard; américaine, par George Nestler Tricoche; suisse romande, par Maurice Milloud; scientifique; politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :

Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Lumen. — Au Lumen, depuis hier, il y a un film vraiment sensationnel: *Aux armes!* grande pièce dramatique de la guerre. A côté de cela, nombreux films dramatiques, comiques et d'actualité.

Ajoutons que la salle du Grand-Pont est un refuge des plus agréables contre la chaleur.

— Voir illustration en 4^{me} page.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.